



ELOISA JAMES

*La coqueluche de ces dames*

LES WILDE

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, Oxford et Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'Université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.



La coqueluche  
de ces dames

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**LES SŒURS ESSEX**

- 1 – Le destin des quatre  
sœurs  
N° 8315
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle  
N° 8452
- 3 – Le duc apprivoisé  
N° 8675
- 4 – Le plaisir apprivoisé  
N° 8786

**LES PLAISIRS**

- 1 – Passion d'une nuit d'été  
N° 6211
- 2 – Le frisson de minuit  
N° 6452
- 3 – Plaisirs interdits  
N° 6535

**IL ÉTAIT UNE FOIS**

- 1 – Au douzième coup de  
minuit  
N° 10163
- 2 – La belle et la bête  
N° 10166
- 3 – La princesse  
au petit pois  
N° 10510
- 4 – Une si vilaine duchesse  
N° 10602
- 5 – La jeune fille à la tour  
N° 10786

**LES DUCHESSES**

- 1 – La débutante  
N° 11065
  - 2 – Le couple idéal  
N° 11159
  - 3 – Lady Harriet  
N° 11172
  - 4 – Lady Isidore  
N° 11184
  - 5 – Jemma de Beaumont  
N° 11288
  - 6 – Le duc de Villiers  
N° 11297
  - 7 – Trois semaines  
avec lady X  
N° 11190
  - 8 – Quatre nuits avec le duc  
N° 11481
  - 9 – Ma duchesse américaine  
N° 11753
- Trois mariages et  
cinq prétendants  
N° 10918
- Quatre filles et un château  
N° 11587
- Sept minutes au paradis  
N° 11992
- Sentiments et convenances  
N° 12223

ELOISA  
JAMES

LES WILDE – 1

La coqueluche  
de ces dames

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Maud Godoc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
WILDE IN LOVE

*Éditeur original*  
Piatkus, Little, Brown Book Group, London

© Eloisa James, Inc, 2017

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2018



*Le présent ouvrage est dédié  
à mes chères amies Cecile et Rachel,  
qui ont lu toutes les épreuves,  
multiplié les textos d'encouragement  
et révélé leur brillant talent  
de comploteuses en m'aidant à tricoter  
et à retricoter l'intrigue.  
Merci à vous, mes chéries !*



# 1

*25 juin 1778, Londres*

Personne dans toute l'Angleterre n'aurait imaginé que le futur lord Alaric Wilde deviendrait un jour célèbre.

Autrement que tristement. La possibilité n'était pas exclue.

Il tenait cette étiquette de son propre père après avoir été renvoyé d'Eton à onze ans pour avoir régalié ses camarades avec des histoires de pirates.

La piraterie en elle-même n'était pas le problème – le problème, c'était que le jeune Alaric avait portraituré ses professeurs à l'esprit étriqué en marins éméchés. Aujourd'hui, il évitait de décrire ses compatriotes imbus de leur personne, mais le besoin d'observer ne l'avait pas quitté. Il regardait et couchait ses remarques sur le papier, qu'il se trouve en Chine ou dans la jungle africaine.

Cette manie lui venait de l'enfance, du temps où il prenait plaisir à rédiger ses premières phrases. Aujourd'hui, les livres signés lord Wilde étaient le fruit de cette passion.

Il ne lui serait jamais venu à l'idée que ces ouvrages feraient sa célébrité. Et il ne pensait pas différemment lorsqu'il se laissa glisser de sa couchette à bord

du *Royal George*. Tout ce qu'il savait en cet instant, c'était qu'il était enfin prêt à revoir sa famille, ses huit frères et sœurs, le duc et la duchesse.

Il avait vécu des années à l'étranger, comme si être loin de la tombe d'Horatius, son frère aîné, rendait sa mort moins réelle.

Mais le moment était venu de rentrer.

Il avait envie d'une tasse de thé, d'un bain bien chaud dans une vraie baignoire, d'une bonne goulée d'air enfumé de Londres.

Bon sang, il se languissait même de l'odeur des tourbières de Lindow Moss qui s'étendaient sur des kilomètres à l'est du château de son père.

Alors qu'il écartait le rideau du hublot, le mousse frappa et entra.

— Il y a un brouillard à couper au couteau, milord, mais on a déjà bien remonté la Tamise. D'après le capitaine, on devrait être à Billingsgate Wharf d'une minute à l'autre.

Les yeux du garçon luisaient d'excitation.

Sur le pont, le capitaine Barsley était debout à la proue du navire, les mains sur les hanches. Alaric se dirigeait vers lui lorsqu'il s'arrêta, stupéfait. À travers le brouillard, le quai apparaissait noir de monde. Enfin, façon de parler. Plutôt bigarré tel un jouet d'enfant : un patchwork de rose, pourpre et bleu vif qui se divisait en petits groupes tandis que le navire approchait de l'embarcadère.

Une nuée de femmes – ou, plus précisément, d'élégantes ladies, vu les plumes et les ombrelles qui s'agitaient dans l'air. Alaric rejoignit le capitaine.

— Que diable se passe-t-il ? lança-t-il.

— J'imagine qu'elles sont venues accueillir un prince ou une quelconque célébrité, grommela le capitaine. Les listes de passagers publiées dans le *Morning Chronicle* sont souvent fantaisistes. Elles vont être sacrément déçues quand elles se rendront

compte qu'il n'y a pas une goutte de sang royal à bord du *Royal George*.

Alaric, qui était lié à la Couronne par son grand-père, s'esclaffa.

— Vous avez un nez de noble, Barsley. Peut-être vous ont-elles découvert un lien royal dont vous ignorez tout.

Barsley se contenta de bougonner en guise de réponse. Ils étaient assez près désormais pour distinguer la marée humaine qui s'étendait jusqu'au marché aux poissons. Elle donnait l'impression d'onduler telles des bouées multicolores, tous les regards cherchant à percer le brouillard. Des cris d'excitation s'élevaient un peu partout.

— C'est pire qu'à l'asile de fous, commenta Barsley, dégoûté. Comment est-ce qu'on est censés débarquer au milieu d'un tel bazar ?

— Nous arrivons de Moscou, elles croient peut-être que l'ambassadeur russe est à bord, suggéra Alaric.

Un canot manœuvré par un officier du port venait dans leur direction.

— Pourquoi diantre une armée en jupons viendrait-elle attendre un Russe ?

— Kochubey est bel homme, expliqua Alaric alors que le canot heurtait la coque du navire. Lorsqu'il était en poste à Londres, il se plaignait que ces dames l'assiégeaient, le surnommaient Adonis et se glissaient nuitamment dans sa chambre à coucher.

Mais le capitaine n'écoutait pas.

— Que diable font toutes ces femmes sur le quai ? cria-t-il à l'officier qui enjambait le rebord du canot. Faites de la place à mon échelle de coupée ou je décline toute responsabilité si les poissons ont droit à un bon repas !

L'homme se laissa choir sur le pont, et écarquilla les yeux.

— C'est donc vrai, lâcha-t-il. Vous êtes là !

— Évidemment que je suis là, rétorqua le capitaine.

Mais l'homme ne le regardait pas.

Il n'avait d'yeux que pour Alaric.

### *Cavendish Square, Londres*

Mlle Wilhelmina Everett Ffynche s'adonnait à son passe-temps favori : la lecture. Pelotonnée dans un fauteuil, elle dévorait le témoignage de Pline sur l'éruption du Vésuve.

C'était le genre de récit qu'elle adorait : honnête et mesuré, laissant le lecteur faire travailler son imagination plutôt que de le submerger de détails sensationnels. Sa description d'un nuage de fumée en forme de parapluie qui s'étalait petit à petit en hauteur et en largeur était tout bonnement fascinante.

La porte s'ouvrit à la volée.

— Mme Legrand a livré mon nouveau bonnet ! s'exclama son amie Lavinia. Qu'en penses-tu ?

Willa ôta ses lunettes et étudia Lavinia qui pivota sur elle-même.

— Absolument parfait. La plume noire est un trait de génie.

— Je trouve qu'elle ajoute une pointe de gravité, commenta Lavinia avec entrain. Elle me donne un air digne, presque le sérieux d'un philosophe. Comme toi avec tes lunettes.

— Si seulement mes lunettes étaient aussi charmantes que ta plume, dit Willa en riant.

— Que lis-tu en ce moment ? s'enquit son amie en se penchant sur l'accoudoir du fauteuil de Willa.

— Le récit de Pline sur l'éruption qui a enseveli Pompéi. Imagine un peu : son oncle s'est dirigé droit

dans les colonnes de fumée pour sauver les survivants. Et il voulait que Pline l'accompagne.

— Lord Wilde aussi se serait jeté sans hésiter dans la tourmente, soupira Lavinia, le regard rêveur.

Willi leva les yeux au ciel.

— Et il aurait péri, comme l'oncle de Pline. Ce Wilde semble du genre à foncer tête baissée dans le danger.

— Peut-être, mais c'est pour sauver des gens, souligna Lavinia. Cette attitude n'est en rien critiquable.

Elle avait l'habitude que son amie se moque de l'explorateur qu'elle déclarait adorer plus que tout.

Tout, sauf les chapeaux neufs.

Et Willi.

— Je suis si contente que mon bonnet soit arrivé à temps pour la partie de campagne à Lindow Castle, dit-elle. Ce qui me rappelle que les malles sont chargées et que mère aimerait partir après le déjeuner.

— Bien sûr, dit Willi.

Elle se leva d'un bond et glissa ses lunettes avec son livre dans un petit sac de voyage.

— J'ai hâte de découvrir la demeure où lord Wilde a grandi, avoua Lavinia. J'ai l'intention de me faufiler dans sa chambre d'enfant à la première occasion.

— Pourquoi ? s'étonna Willi. Tu comptes y dérober un souvenir ? Un de ses jouets, peut-être ?

— Les jardiniers n'arrivent pas à garder un massif intact, pouffa Lavinia. Ses admiratrices veulent toutes avoir une fleur séchée entre les pages de ses livres.

Quel chaos ce serait si lord Wilde en personne faisait une apparition, songea Willi. Dieu merci, le célèbre aventurier n'avait pas mis les pieds en Angleterre depuis des années. À en croire les

gazettes, il était trop occupé à se battre contre les calmars géants et les pirates.

Parfois, Willa avait l'impression qu'une fièvre délirante avait contaminé le royaume – ou du moins sa moitié féminine – et qu'elle seule y avait échappé.

Durant la saison qui venait de s'achever, les débutantes avaient peu parlé des hommes qu'elles épouseraient et auprès desquels elles passeraient leur vie. Beaucoup plus de l'auteur de livres tels que *La mer des Sargasses d'après Wilde*.

*La mer des Sargasses d'après Wilde ? Les Sauvages Latitudes de Wilde ?*

La seule réaction raisonnable à ce genre de titres ridicules ne pouvait être qu'un ricanement.

Willa était à peu près certaine qu'en chair et en os, lord Wilde ressemblerait à n'importe quel homme normalement constitué : il roterait, sentirait le whisky et reluquerait les seins des femmes à l'occasion.

Elle força Lavinia à se lever.

— Allons-y vite, alors. Sus à Lindow Castle pour dévaliser la chambre d'enfant !



*28 juin 1778, Lindow Castle, Cheshire, domaine du duc de Lindow, fin d'après-midi*

En proie à une profonde satisfaction, Alaric remontait l'un des longs couloirs du château de son enfance. Son frère aîné, lord Roland Northbridge Wilde – North, comme il préférerait qu'on l'appelle – marchait à ses côtés.

L'héritier et son suppléant. Le courtisan et l'explorateur. Le préféré du duc et sa honte.

La honte tristement célèbre, semblait-il.

North et lui étaient d'égale stature, avaient des traits et une mâchoire similaires. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Ils auraient eu beau faire, leurs personnalités n'auraient pu être plus différentes.

— Je n'ai pas couché avec l'impératrice, déclara Alaric.

Il s'arrêta au pied de l'escalier, devant l'imposant miroir doré suspendu dans le vestibule, et se coiffa d'une perruque poudrée qui avait connu des jours meilleurs. Face à son reflet, il fit la grimace.

— Peut-être devrais-je changer d'avis et retourner à la cour de Russie, dit-il. Au moins, je n'aurais pas à porter cette monstruosité.

— Sérieusement, la rumeur n'est pas fondée ? insista North. Chez Joseph Johnson, on vend une affiche intitulée *L'Angleterre prend la Russie d'assaut*. Elle représente la chambre à coucher de l'impératrice Catherine et le type te ressemble comme deux gouttes d'eau.

Leurs regards se croisèrent dans le miroir et North eut un mouvement de recul.

— Seigneur, c'est là ta seule perruque ? demanda-t-il en contemplant d'un air effaré le tas informe sur la tête d'Alaric. Père n'appréciera pas cette horreur au dîner. Personnellement, je ne l'aime pas !

Ce qui n'avait rien de surprenant. North arborait une création extravagante d'un blanc immaculé qui le faisait ressembler à un perroquet qui se serait pris un sac de farine sur la tête. Alaric n'avait pas vu son frère depuis cinq ans et c'était tout juste s'il l'avait reconnu.

— J'arrive directement du débarcadère, mais j'ai envoyé mon valet à Londres. Quarles devrait être ici dans quelques jours avec une perruque neuve, même si j'imagine qu'elle sera loin d'égaler l'élégance de la tienne.

North ajusta ses manchettes. Des manchettes en soie *rose*.

— Cela va de soi. Ce modèle vient de Paris et il est mis en valeur par une poudre à cheveux de chez Sharp directement importée de Chypre.

À cet instant, Prism, le majordome, pénétra dans le vestibule. Il était de ces domestiques convaincus que l'aristocratie est intrinsèquement irréprochable. Dans son service auprès des Wilde, cette conviction avait beau subir des assauts constants, il possédait une capacité extraordinaire à nier l'évidence.

— Lord Roland, lord Alaric. Puis-je vous être utile ?

— Bonjour, Prism, répondit Alaric. Mon frère est déterminé à perturber le thé de la duchesse en me présentant à sa fiancée.

— Ces dames seront ravies, assura Prism avec un toussotement qui disait mieux que des mots combien la célébrité inattendue d'Alaric le déconcertait.

Ce dernier était tout aussi déconcerté. Il avait échappé à la meute sur le quai en s'affublant du chapeau du capitaine Barsley. Aucune des femmes qui hurlaient son nom ne l'avait reconnu tandis qu'il fendait la foule. L'expérience n'en avait été que plus déroutante.

— Prépare-toi à un assaut en règle, Alaric, dit North en rectifiant son nœud de cravate dans le miroir. Je soupçonne chaque femme présente dans cette pièce de posséder au moins une affiche de tes aventures.

— À en croire père, elles inondent le pays depuis que j'ai quitté l'Angleterre. En fait, le verbe qu'il a employé était « souiller ».

— Tous ces potins à ton sujet, sans parler de ces collections de portraits, lui déplaisent fortement. Il trouve que ta célébrité nuit à notre rang. Tu te souviens de lady Helena Biddle ? Il paraît que ses murs sont tapissés d'illustrations à ta gloire. Il n'est donc pas impossible qu'elle défaille à ta vue.

Alaric réprima un juron. Helena Biddle le poursuivait déjà de ses assiduités cinq ans plus tôt.

— Elle est veuve maintenant, précisa son frère, qui entreprit de rectifier les rouleaux de sa perruque au-dessus de ses oreilles.

À ce train-là, ils en avaient pour une heure.

— J'ai hâte de rencontrer ta fiancée, avoua Alaric.

North avait le don de paraître sévère quelle que fût son humeur, mais là, sa bouche se décrispa comme par enchantement.

— Tu n'auras aucun mal à la reconnaître. C'est la plus belle et la plus élégante de toutes.

Quelle importance si North s'était métamorphosé en paon durant son absence ? Il était à l'évidence tombé amoureux.

D'un bras, Alaric donna à son frère une accolade virile qui mit en péril la perfection de sa cravate.

— Je suis heureux pour toi. À présent cesse de jouer avec ta perruque et présente-moi à cette charmante créature.

Prism ouvrit en grand les imposantes portes qui donnaient sur le salon vert où ces dames étaient réunies. Ledit salon était une accumulation de tout ce qu'Alaric détestait : soies, perruques, diamants – et visages insignifiants.

Il aimait les femmes, mais les aristocrates futiles, qui apprenaient dès leur plus jeune âge à glousser et à parler chiffons ? Non, merci.

Une vingtaine de nobles dames, dont sa belle-mère, la duchesse, étaient rassemblées dans le salon. Le regard de North se dirigea toutefois droit vers une jeune fille dont la robe était rembourrée par pas moins de trois tournures. D'autres en arboraient aussi, mais celles de la jeune fille en question étaient de loin les plus imposantes.

À croire que plus votre postérieur était rebondi, plus vous étiez à la mode.

— La voilà, lui souffla North comme s'il venait d'apercevoir un membre de la royauté.

Si le simple volume d'une toilette était révélateur du rang, Mlle Belgrave était sans conteste digne d'un trône royal. Son jupon arborait plus de nœuds et sa jupe ouverte plus de fanfreluches que les autres. Pour couronner le tout, incroyable défi aux lois de la physique, un panier de fruits ridicule était perché sur le sommet de son crâne.

Alaric fronça les sourcils. Son frère avait-il sérieusement l'intention d'épouser pareille extravagante ?

— Lord Roland... et lord Alaric, annonça Prism.

Une rumeur parcourut l'assemblée. Les mâchoires d'Alaric se crispèrent. Il se tourna vers son frère.

— Un billard ensuite ?

North hocha la tête.

— Je suis toujours prêt lorsqu'il s'agit de te déles-ter de ton argent.

Avec le sentiment ô combien désagréable d'être prisonnier dans une nasse, Alaric inspira un grand coup et franchit le seuil.

Par chance, Willa faisait face à la porte quand le grand explorateur fut annoncé, ce qui lui évita l'humiliation de renverser son thé lors d'une brusque volte-face – comme une partie des autres femmes présentes.

Comment les en blâmer ? Les portraits de lord Wilde qui tapissaient les murs des chambres à coucher à travers tout le pays consumaient les cœurs, mais personne ne s'attendait certes à le rencontrer. Confrontée à l'homme en chair et en os, la demoiselle à sa droite se plaqua la main sur son cœur, et parut sur le point de défaillir.

Quel dommage que Lavinia soit en retard ! Elle s'en voudrait terriblement d'avoir lambiné lorsqu'elle apprendrait la nouvelle.

L'homme qui pénétra dans la pièce, les yeux fixés droit devant lui, portait de robustes bottes et non les escarpins qu'affectionnaient d'ordinaire les gentlemen à l'intérieur. Il n'avait pas de bagues, pas de rouleaux à sa perruque. Pas une once de raffinement.

Willa ouvrit son éventail d'une torsion du poignet pour examiner à son aise ce « parangon de la

masculinité », comme l'avait surnommé le *Morning Post*, qui n'avait assurément rien d'un parangon de la mode.

Il donnait l'impression de jaillir d'un autre siècle – le Moyen Âge, peut-être, où les messieurs se battaient au glaive.

À cet instant, le silence impressionnant qui était tombé sur l'assemblée se rompit. Les bavardages enflèrent, ponctués çà et là d'un petit cri aigu.

— Je vois sa cicatrice ! glapit quelqu'un derrière elle.

Willa remarqua alors la fine ligne blanche qui barrait sa joue hâlée. Elle aurait pu l'enlaidir, or, étrangement, ce n'était pas le cas.

Les anecdotes ne manquaient pas quant à l'origine de cette cicatrice, mais Willa soupçonnait lord Alaric d'avoir chuté bêtement dans un lieu d'aisance et de s'être blessé sur un angle aigu.

Une lointaine cousine de Lavinia, Diana Belgrave – la future belle-sœur de lord Alaric – contemplait les jardins par la fenêtre d'un air mélancolique. Elle se précipita vers Willa, tournant le dos au salon.

— Vous croyez que lord Roland m'a vue ? murmura-t-elle, inquiète.

Les deux frères saluèrent leur belle-mère d'un baisemain, et... se dirigèrent vers elles.

Willa faillit soupirer, mais se refusa à enfreindre la règle qu'elle avait édictée voilà des années : Wilhelmina Everett Ffynche ne soupirait jamais en public. Toutefois, s'il y avait une situation qui autorisait un soupir, c'était quand une débutante – Diana, en l'occurrence – trouvait son futur époux si consternant qu'elle serait prête à tout pour lui fausser compagnie.

— Sans aucun doute, répondit-elle. Tourner le dos ne sert à rien avec votre perruque plus monumentale que toutes les autres. Ils viennent droit

vers nous, tels des pigeons voyageurs regagnant leur perchoir.

En les regardant approcher, Willa comprit soudain pourquoi les portraits de lord Wilde ornaient les murs de tant de chambres : il avait une allure impressionnante.

Grand et vigoureux, il débordait d'une vitalité primitive.

Elle s'imaginait mal vivre auprès d'un homme pareil. Elle ne possédait qu'une gravure de Socrate : un homme sérieux et intelligent, lui, dont les cuisses n'avaient sans doute rien de musclé – contrairement à d'autres.

— Willa, je vous en supplie, faites la conversation, chuchota Diana. J'ai déjà supporté lord Roland à la table du petit déjeuner.

Son fiancé parvint à leur hauteur avant que Willa n'ait pu répondre.

— Mademoiselle Belgrave, puis-je vous présenter mon frère, lord Alaric, tout juste rentré de Russie ?

Tandis que Diana faisait la démonstration de sa remarquable capacité à faire la révérence avec la moitié de l'égal d'un marchand des quatre saisons en équilibre sur la tête, Willa découvrit que lord Alaric avait des pommettes hautes, des lèvres dont pourrait s'enorgueillir un courtisan italien, de sublimes yeux bleus. Et un nez d'une rectitude toute patricienne.

Ces portraits de lui qu'on trouvait dans toutes les boutiques de reproductions ne lui rendaient pas justice.

Il s'inclina devant Diana avec une surprenante souplesse, vu sa carrure. On aurait pu craindre qu'un corps aussi musclé, qui tendait sa redingote aux entournures, se meuve sans élégance.

De même, on aurait pu penser que le fils d'un duc s'assurerait les services d'un tailleur qualifié.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Belgrave, dit-il en s'inclinant sur la main de Diana. Et un honneur de vous accueillir dans notre famille.

Diana s'arracha un pâle sourire.

Pressé d'avoir sa future épouse pour lui seul, lord Roland l'attira promptement à l'écart, laissant Willa en tête à tête avec l'explorateur.

— Lord Alaric, c'est un plaisir, dit-elle, la main tendue pour le rituel du baisemain.

La prestigieuse école de jeunes filles qu'elle avait fréquentée lui avait appris à affronter les situations mondaines les plus délicates. Elle feignit donc de ne pas remarquer le petit groupe dans son dos qui retenait son souffle, espérant le même traitement.

Chose intéressante, lord Alaric ne parut pas leur accorder davantage d'attention. Tandis qu'il portait sa main à ses lèvres, le sourire dans ses yeux ne semblait destiné qu'à elle seule.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il.

Sa voix grave et chaude détonnait tout autant que sa tenue. Il n'avait pas le timbre affecté des courtisans, ni celui un peu mièvre de bon nombre de ses prétendants. C'était une voix d'homme viril et sûr de lui.

Au lieu du dos de sa main, il leva ses doigts repliés jusqu'à sa bouche et leurs regards se croisèrent lorsqu'il les effleura du bout des lèvres.

À ce contact pour le moins déplacé, Willa frissonna, d'autant qu'elle ne portait pas de gants. Au lieu du masque serein et imperturbable qu'elle réservait d'ordinaire à un inconnu lors des présentations, elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

— J'ai cru comprendre que votre retour en Angleterre était tout récent, dit-elle, s'empressant de récupérer sa main. Qu'est-ce qui vous a manqué quand vous voyagiez à l'étranger ?



Frangés de cils épais, les yeux de lord Alaric étaient du même bleu que le ciel au crépuscule. Si la beauté était un hasard de la naissance, il en allait autrement des yeux. Les yeux étaient les miroirs de l'âme. Et ceux-ci ne laissaient pas indifférent.

— Ma famille, répondit-il. Et puis, voyons voir... des matelas sans poux, un bon brandy, des domestiques prévenants, les œufs brouillés au bacon du petit déjeuner. Et la compagnie des dames, bien sûr.

— Ce doit être grisant d'être ainsi adulé, observa Willa, agacée qu'il fasse passer les œufs au bacon avant les femmes.

Lord Alaric afficha un petit sourire goguenard.

— Adulé ? Le terme est un peu excessif. Je m'estime chanceux que mes lecteurs apprécient mes livres.

Willa le gratifia d'un regard légèrement dédaigneux – elle avait la fausse modestie en horreur.

— J'ai apprécié l'essai de Montaigne sur les canibales, je n'ai pas pour autant placardé son portrait dans ma chambre, rétorqua-t-elle.

Il arqua les sourcils, visiblement surpris. Personne ne le contredisait-il donc jamais ? Ou n'avait-il pas conscience que son image avait valeur de relique dans tant de chambres à coucher ?

— Quelle est votre prochaine destination ? enchaîna-t-elle, changeant de sujet.

— Je n'ai pas encore décidé. Vous avez une suggestion ?

— J'ignore où vous vous êtes déjà rendu, admit Willa. Je crains de faire partie des rares sujets du royaume à ne pas être au courant des pérégrinations de lord Wilde.

Le sourire du jeune aristocrate s'élargit.

— Un grand mot pour un sujet sans importance. Vous n'êtes pas la seule à éviter mes livres, je vous assure.

Willa se retint de hausser les épaules ; à l'instar du soupir, le haussement d'épaules était une façon inélégante de trahir une émotion qu'il valait mieux garder pour soi.

— Peu de témoignages vont dans ce sens, dit-elle. Vous êtes resté longtemps à l'étranger, mais vous découvrirez que vos livres sont largement lus.

— Vous avez une préférence pour les romans ?

— Non, je ne suis pas attirée par les histoires inventées d'aucune sorte, j'en ai peur.

Lord Alaric la dévisageait avec tant d'intensité qu'elle commençait à ressentir un léger vertige.

Quel homme agaçant.

— Je n'invente pas les événements que je décris, souligna-t-il, un soupçon d'amusement dans la voix.

— Certainement pas, s'empessa-t-elle d'assurer. Toutefois, ajouta-t-elle, incapable de résister, ne seriez-vous pas d'accord pour reconnaître que, comme me l'a fait remarquer mon amie Lavinia, vos aventures tendent à être, disons, plus grandes que la vraie vie ?

— Pas du tout, répondit-il, encore plus amusé. Que lisez-vous en ce moment ?

— La lettre de Plinie à Tacite, mais je vais la mettre de côté et me plonger dans un de vos récits. Par lequel me conseillez-vous de commencer ? Celui sur les cannibales, peut-être ?

— Les cannibales ?

— Ah, c'est vrai ! s'exclama Willa. Lavinia m'a dit que les cannibales n'apparaissaient que dans la pièce.

Tel un point à la fin d'une phrase, cette déclaration signa la fin de l'amusement. Lord Alaric fronça les sourcils.

— La pièce ?

— *L'Explorateur amoureux*, répondit Willa, sidérée qu'il ne connaisse pas l'immense succès théâtral qui décrivait sa vie.

— Je suppose que l'explorateur en question, c'est moi, dit-il, l'air mécontent. Quelle est l'intrigue de cette pièce, exactement ?

— Comme vous l'aurez deviné, vous rencontrez l'amour, expliqua Willa, qui réprima un sourire en le voyant se renfrogner davantage.

Lord Roland se racla la gorge, lui arrachant un sursaut. Diana avait réussi à fuir, apparemment.

— J'ai oublié de te dire, intervint celui-ci avec un sourire. Une partie de la famille a fait le voyage à Londres spécialement pour voir ta pièce, Alaric. Tante Knowe a acheté tous les médaillons en vente devant le théâtre.

Lord Alaric plissa le front.

— Les reproductions de celui que vous offrez à votre fiancée dans la pièce, expliqua Willa.

— Non seulement je tombe amoureux, mais je me *fiance* ?

Le sourire de lord Roland s'élargit.

— C'est ton seul véritable amour. Tu lui écris et lui déclames des poèmes d'amour durant presque tout le premier acte, et tu lui offres un médaillon en gage de tes sentiments. Certaines de ces dames en ont un, tu peux en être sûr. Hier, tante Knowe les distribuait comme des petits pains.

— Quel monceau d'inepties. Je n'ai jamais eu de fiancée, ni écrit un seul vers. Que se passe-t-il d'autre dans cette farce ?

— Je suis désolée de vous apprendre qu'il ne s'agit pas d'une farce, mais d'un mélodrame, intervint Willa, qui se retenait de rire, car les cannibales finissent par ne faire qu'une bouchée de votre bien-aimée.

— Je ne peux pas dire que je sois très triste d'apprendre la mort d'une fiancée que je n'ai jamais rencontrée, avoua lord Alaric.

— Ne le prends pas mal, ne put s'empêcher de le taquiner son frère, mais si tu voulais sauver la fille du missionnaire, tu aurais dû sauter le petit déjeuner.

Lord Alaric se figea.

— Comment cela, la « fille du missionnaire » ?

Willa recula spontanément d'un pas. Il ressemblait soudain à un prédateur sur le point de bondir, pourtant, personne ne parut le remarquer.

À la seconde où elle brisa leur petit cercle, l'atroupement de jeunes femmes impatientes dans son dos fit une brusque percée. Elles jouèrent des coudes pour l'évincer.

Elle aurait dû s'éloigner sans un regard en arrière. C'est d'ailleurs ce qu'elle fit ; à mi-chemin, toutefois, elle eut la mauvaise idée de jeter un coup d'œil dans la direction de lord Alaric. Et constata non sans embarras qu'il l'observait.

Sans doute avait-il l'habitude des femmes qui lui coulaient des regards langoureux par-dessus leur épaule, car il lui adressa un sourire en coin.

Se moquait-il d'elle parce qu'elle battait en retraite ?

Elle détourna vivement la tête. Il n'aurait pu être plus clair sur le fait qu'il ne respectait en aucune façon les règles de bienséance.

Cet homme était une menace pour la bonne société.

Une menace attirante, certes, mais une menace quand même.

*Dans la salle de billard, début de soirée*

— Je ne me souviens pas de t'avoir jamais vu vêtu de soie, dit Alaric. Encore moins rose.

Adossé à la table de billard, il regarda son frère empocher la boule rouge encore et encore avec une maestria désinvolte.

— Si tu n'y prends pas garde, tu vas te ducaliser. Souviens-toi d'Horatius.

Quand il vivait encore, leur frère aîné adorait être l'héritier du duché. Il était déjà pontifiant en culottes courtes. Sans doute même en couches.

— « Ducaliser » est un mot qui n'existe pas, et sache que c'est la mode en ce moment dans la noblesse anglaise, rétorqua North. Maintenant que tu es de retour, tu devrais te vêtir selon ton rang.

— Je me suis rasé, fit remarquer Alaric.

North frappa sa boule blanche d'un coup de queue bien ajusté. Celle-ci percuta la rouge, qui tomba de nouveau dans une poche.

— Il est possible que l'air autour d'un futur duc soit vicié. Je me surprends moi-même parfois, je l'admets.

— Ce n'est pas mon tour ? s'enquit Alaric avant d'avaler une rasade de cognac français.

— Non.

— Je trouve qu'avec ta perruque, tu ressembles à un perroquet enfariné.

North propulsa sa boule blanche contre le bord du billard. Elle rebondit contre une deuxième bande, puis heurta la boule rouge qui, étonnamment, manqua la poche de peu.

— Après la mort d'Horatius, j'ai dû grandir.

Alaric éprouva un pincement de tristesse.

— Tu as trois rouleaux au-dessus de chaque oreille, fit-il remarquer. Si on y ajoute les jolies manchettes de dentelle et toutes ces broderies dorées qui empanachent ta redingote, le résultat ne peut s'expliquer par la seule maturité.

— Tu n'imagines pas combien je trouve tes commentaires vestimentaires inintéressants, répliqua North. Puisque tu te préoccupes tant de ma garde-robe, dois-je jouer la partie suivante ?

— Je t'en prie, répondit Alaric qui but une nouvelle gorgée de cognac. Il ne s'agit pas juste de ta garde-robe. Lorsque je suis parti, il y a cinq ans, tu ne portais pas de perruque, tu avais une danseuse rondelette dans une poche et une cantatrice italienne sensuelle dans l'autre. Et voilà qu'aujourd'hui tu te maries.

North se pencha pour ajuster son prochain coup.

— Les gens changent.

— Tu portes des talons, ajouta Alaric qui venait de remarquer les chaussures de son frère. Bon sang, ils ne sont même pas noirs ! s'exclama-t-il, écœuré. Tu as des bas rayés et des talons jaunes. *Jaunes !*

— Dorés, mon cher. C'est la dernière mode. Les goûts évoluent.

Il empocha la boule rouge.

— Tu es devenu un sacré dandy. Je ne serais pas autrement surpris que tu décides de porter des boucles en argent sur tes escarpins.

Son frère se redressa.

— Alaric, articula-t-il d'un ton dangereusement calme.

Dans leur enfance, il aurait ensuite tenté de l'envoyer au tapis d'un coup de poing. Mais Alaric n'avait jamais pu se retenir de taquiner la bête – en l'occurrence, l'homme qui ressemblait si peu au frère de son souvenir.

— Dois-je me préparer mentalement à te voir te dandiner jusqu'à l'autel en talons écarlates ? Avec du rouge à lèvres et des mouches sur la figure ?

North étrécit les yeux – des yeux bleu foncé étrangement semblables à ceux d'Alaric.

— Dois-je m'attendre que tu ressembles à un forgeron à l'église ? Parce que pour l'heure, c'est le cas.

— Quarles serait fort marri de l'entendre, rétorqua Alaric.

Son valet faisait de son mieux, dans la mesure où son maître refusait de porter de la soie, des talons et des fanfreluches.

Leur famille était grande à tous égards – la troisième épouse de leur père était sur le point de donner naissance à un autre petit Wilde –, toutefois, Horatius, North et lui avaient été les trois premiers à occuper la nurserie.

Ils se connaissaient par cœur, cela allait sans dire. Horatius était arrogant, mais intègre ; Alaric était aventureux, à la limite de la témérité ; North, lui, avait un côté canaille un peu fou. Quoique plus aujourd'hui. Désormais, il était presque efféminé. À la mode. *Et sur le point de se marier.*

C'était difficile à croire. Impossible, même.

— Quel est le prénom de Mlle Belgrave ? s'enquit Alaric.

Il avait à peine dit deux mots à sa future belle-sœur. Pour commencer, il avait été distrait par

cette petite harpie prétentieuse qui n'avait pas lu ses livres.

Mais Dieu qu'elle était ravissante ! Des traits délicats conjugués à une bouche pulpeuse qui donnait d'instinct à un homme des envies d'ébats passionnés – même si ladite bouche s'incurvait sur un petit sourire narquois parce qu'à l'évidence elle avait décidé de ne voir en lui qu'un vulgaire raconteur d'histoires. Un noble frivole et affabulateur qui inventait de toutes pièces les récits de lord Wilde.

Au diable, son sourire : quand il la regardait, il comprenait le fin mot de cette histoire de perruque. Une femme gardait le secret de sa chevelure pour elle-même – et son amant. Elle en faisait un plaisir intime.

Puis, juste quand il avait appris l'existence de cette pièce de théâtre absurde, il avait été pris d'assaut par une meute d'excitées qui avaient vu *L'Explorateur amoureux* et semblaient convaincues que sa vie avait une quelconque ressemblance avec ce fatras d'inepties.

— Ma fiancée s'appelle Diana, répondit North avec un sourire involontaire qui illumina son visage.

— Diana ? Diantre, elle fait pour ainsi dire déjà partie de la famille, commenta Alaric.

Leur père avait donné à tous ses enfants des noms de guerriers : Alaric et Roland avaient coutume de mettre en scène des batailles entre Alaric, roi des Visigoths et Roland, le paladin de Charlemagne. Horatius était au-dessus de ce genre de jeux puérils : comme il se plaisait à le leur rappeler, son homonyme avait affronté à lui seul une armée entière.

— J'ai prévenu la duchesse qu'elle ne pourrait pas utiliser ce prénom pour le bébé à naître, dit North.

— Ils finiront par être à court de prénoms appropriés, observa Alaric qui fit le décompte. Toi, moi et Horatius, la première génération si on peut



dire. Leonidas, Boadicea, Alexander et Joan, de la deuxième duchesse. La troisième nous a donné Spartacus, Erik et bientôt un prochain.

— Tu oublies Viola.

Viola était la fille de la duchesse actuelle, née de sa première union. Leur père avait rencontré sa troisième épouse alors qu'elle était veuve depuis quelques années.

— Viola n'a pas de prénom guerrier parce que ce n'est pas notre père qui l'a choisi. Ce que je veux dire, c'est qu'avec le sien, Diana s'intégrera sans difficulté. Parle-moi d'elle.

Les traits de North s'adoucirent.

— Tu as vu sa beauté. C'est une des femmes les plus élégantes de Londres. Et elle apporte une dot substantielle.

— Nous n'en avons pas besoin, riposta Alaric. À moins que la situation n'ait changé.

— Elle n'a pas changé, mais l'argent est toujours utile.

— Certes. Quels sont ses centres d'intérêt ?

Son frère eut l'air perplexe.

— À part la mode, insista Alaric. Est-elle intéressante ?

— Je n'ai ni besoin ni envie d'une épouse *intéressante*, répliqua North en récupérant la boule rouge. En fait, je trouve qu'une épouse intéressante est un anathème pour un homme tel que moi.

— Un homme tel que toi, répéta Alaric. Quel genre d'homme es-tu donc devenu, North ?

La bouche de son frère se pinça, formant une ligne sévère.

— Tu as peut-être la liberté de sillonner le monde en te faisant appeler lord Wilde, de chasser les tribus de Pygmées et les éléphants sauvages, mais pas moi. La gestion de nos biens demande beaucoup

de travail ; père vient juste d'acquérir une sixième propriété au pays de Galles.

Cet aveu fit à Alaric l'effet d'un direct à l'estomac.

— J'ignorais que tu avais besoin de moi,

— Je n'ai pas besoin de toi, rétorqua North. Je me moque bien que tu rôtiesses en Afrique ou que tu gèles à Saint-Pétersbourg.

Son attitude disait le contraire.

Morbleu.

Alaric posa son verre.

— Je te présente mes excuses pour être parti si longtemps et t'avoir laissé gérer mes biens en plus du reste.

— À ce propos, je tenais à te dire que j'ai engagé quelques gardes pour ton manoir, ce qui n'empêche pas les fâcheux de venir voler des briques.

— Et pourquoi diable font-ils cela ?

— En souvenir, répondit North avec un haussement d'épaules. En témoignage de leur amour, qu'est-ce que j'en sais ?

Alaric ravala un juron. Une haute haie, avec peut-être quelques chiens en prime pour faire bonne mesure, les tiendrait à l'écart.

— Il existe un marché plutôt actif des souvenirs de Wilde, continua son frère. Je suppose donc que certaines de ces briques se retrouvent à Londres.

— Cette maudite pièce, bougonna Alaric, dégoûté. Je dois la faire interdire.

Mais il ne pouvait retourner à Londres tout de suite, pas après une aussi longue absence. Son père lui avait demandé de rester au château quelques semaines, au moins jusqu'à la naissance du bébé.

— Je ne crois pas qu'il soit illégal d'écrire une pièce sur la vie de quelqu'un. *L'Explorateur amoureux* est tout ce que l'on est en droit d'attendre d'un spectacle théâtral : mélodramatique, ridicule, hilarant. Les billets se vendent comme des petits pains.

— Je suis d'accord si la pièce évoque la vie de Jules César. Moi, je suis vivant. Cela te plairait qu'on déballe sur une scène un tas d'inepties à ton sujet ?

— C'est toi qui as écrit tous ces livres où tu te mets en scène, rétorqua North.

— Des livres, oui. Pas une pièce. Mes livres sont fidèles à la réalité. Jamais je n'ai eu affaire à des cannibales.

Alaric vida son verre d'un trait.

La fille du missionnaire était forcément le fruit du hasard. Il imaginait sans peine un dramaturge décidant de gagner quelques sous en mettant en scène de fausses aventures sous le titre insipide de *L'Explorateur amoureux*. Mais comment diantre ce plumitif avait-il eu l'idée d'y intégrer une fille de missionnaire ?

En réalité, c'était grâce à la seule fille de missionnaire qu'il eût jamais rencontrée, Mlle Prudence Larkin – qui lui vouait un amour sans borne, quoique non réciproque –, qu'il avait veillé à rester à l'écart des dévotes. Il les plaçait d'ailleurs dans la même catégorie que les cannibales : des êtres voraces avec un penchant pour les Anglais.

Mais ni cette maudite pièce ni les vols de briques n'importaient autant que l'aveu de North.

— Je suis désolé de t'avoir laissé la gestion de mes biens sur les bras. Il m'était certes plus facile de m'embarquer pour le bout du monde que de voir tous les jours les tourbières où Horatius avait perdu la vie.

— Tu croyais donc que tu étais le seul à souffrir ? Horatius nous manque à tous. Et toi aussi, tu nous as manqué.

La boule blanche de North percuta une bande de la table, tournoya, et faillit manquer la poche.

— En fait, j'ai lu ton dernier livre, non parce que j'appartiens à la foule de tes admirateurs, mais

parce qu'ainsi j'avais une idée de ce que faisait mon frère et des lieux où il se trouvait.

— Mille excuses, murmura Alaric. Nom de nom, je suis sincèrement navré.

— Horatius aurait adoré ton dernier livre. Il aurait été sacrément fier de toi. Il nous aurait sans doute traînés au théâtre pour voir cette pièce chaque soir de la semaine.

North percuta sa boule avec tant de force qu'elle passa par-dessus le rebord et roula sur le parquet.

— C'est ton tour, annonça-t-il en se redressant.

À plus d'un titre, semblait-il.

*Plus tard, le même soir*

Quand lord Alaric fit son entrée au salon, Lavinia arrondit les yeux.

— Il est encore plus mignon que sur ses portraits, lâcha-t-elle dans un souffle.

— Mignon ?

Willa jeta un coup d'œil au nouveau venu qui fut aussitôt entouré d'une nuée de jeunes filles. Il lui évoquait un tigre qu'on essaierait d'enfermer derrière un enclos de rosiers. Celui-ci ne risquait pas de le retenir prisonnier.

— Non, pas mignon, corrigea Lavinia qui lorgnait lord Alaric sans vergogne. Il est trop grand pour être mignon. Son menton est trop affirmé.

Affirmé ? C'était une façon de voir. Willa, elle, le trouvait plutôt buté. L'entêtement était un trait qu'elle avait décidé d'éviter chez un époux. C'était l'assurance de tensions conjugales.

Lord Alaric était fascinant, un peu comme les tigres à la ménagerie royale. Elle se plaisait à les observer, mais il ne lui viendrait jamais à l'idée d'en ramener un chez elle.

Elle se pencha vers son amie.

— Personnellement, lui glissa-t-elle à l'oreille, je trouve que le trépas imminent de ses pantalons est plus intéressant que son menton.

Les cuisses musclées de lord Alaric tendaient l'étoffe d'une manière qui attirait ostensiblement le regard.

— Willa ! protesta Lavinia qui s'étrangla de rire.

Elle n'en ouvrit pas moins son éventail et, se dissimulant à demi derrière, se risqua à regarder au-dessous de la ceinture de lord Alaric.

— Si c'est la mode en Russie, je l'approuve, chuchota-t-elle.

— Jamais je n'avais accordé autant d'attention à des cuisses, avoua Willa, sauf peut-être à ces cuisses de grenouille que votre mère a servies à son dernier dîner.

— De grenouilles ? glapit Lavinia. Il n'a rien d'une grenouille. Une grenouille, c'est vert et visqueux.

— Avec de longues cuisses musclées, rappela Willa.

— Je n'arrive pas à croire que lord Alaric se trouve sous le même toit que moi, soupira Lavinia. Pas plus tard que la semaine dernière, le *Morning Post* l'annonçait perdu dans les steppes russes. Je savais que c'était faux. C'est un voyageur trop aguerri pour succomber aux intempéries.

— Cela me fait penser à cette affiche que tu as dans ta chambre : lord Wilde pris dans le blizzard au pôle Nord.

— Je l'ai laissée à la maison. Je n'en ai apporté qu'une, celle qui le montre au gouvernail d'un navire, poursuivi par un autre battant pavillon noir avec une tête de mort. Elle est tirée des *Sauvages Latitudes de Wilde*.

Willa plissa le nez.

— Voilà pourquoi je n'ai pas lu ses livres. Ce titre en est un bon exemple. Que signifie-t-il donc ? Qu'il est une latitude à lui seul ?





12509

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 7 octobre 2018.*

Dépôt légal : novembre 2018.  
EAN 9782290187098  
OTP L21EPSN002107N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*